

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [65]- 96 p.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Séminaire de Ste-Thérèse

NOVEMBRE 1882.

Chronique.

Visite de Mgr N. Z. Lorrain.—M. Stafford, curé de Lindsay.—Noces de diamant de Mgr Bourget.—Une famille patriarcale.

Le 13 novembre au soir, Mgr N. Z. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, arrivait à Ste-Thérèse; c'était la première visite que Sa Grandeur faisait à son *Alma Mater* depuis sa consécration, c'était aussi la première fois que le collège de Ste-Thérèse avait le bonheur d'abriter sous son toit un de ses enfants revêtu de la pourpre épiscopale.

Notre joie fut grande, et nous aurions désiré les

salles de notre nouveau collègue pour recevoir plus dignement le noble visiteur; ce fut une fête de famille sans pompe ni éclat; espérons qu'avant bien longtemps nous pourrons prouver, d'une manière plus solennelle, les sentiments de respect et de vénération qui nous animent à l'égard du premier évêque térézien.

Le lendemain matin, Monseigneur dit la messe de communauté, et dans l'avant-midi, les élèves réunis dans leur salle accoutumée, la sacristie, présentèrent leurs hommages à Sa Grandeur. M. A. Bertrand, au nom de ses confrères, lut une longue et ample adresse. Nous en donnons en ces lignes l'idée principale :

“ Une communauté d'écoliers est une grande famille dont la mère est cette maison d'éducation qui, par ses labeurs et ses travaux, les enfantant à une vie nouvelle, développe en eux les germes de la science et de la vertu : aussi l'appelle-t-on l'*Alma Mater*. Ce qui fait l'honneur et la richesse d'une mère, ce sont ses enfants. Quand on demandait à la mère des Gracques où étaient ses bijoux, elle montrait ses deux fils. Jusqu'à ces derniers temps la maison de Ste-Thérèse pouvait être fière de contempler ses nombreux enfants, citoyens utiles et dévoués, qui étaient répandus autour d'elle dans toutes les classes de la société : elle en voyait sur les marches de l'autel, sur les bancs de la justice, dans les chambres des parlements, dans les secrets des cabinets et jusqu'au sommet de l'édifice social. Cependant, dans sa couronne de gloire il y avait une lacune, il y manquait un joyau plus précieux que ceux qui brillent au front des rois, parce qu'il est l'emblème d'une puissance plus haute, je veux dire la tiare du pontife, la mitre épiscopale. Or cette lacune, Monseigneur, par la disposition de la divine providence, il vous était donné de la combler. Et aujourd'hui, au nom de toute la famille térézienne, au nom de l'*Alma Mater*, je suis glorieux de saluer en votre personne le plus honoré jusqu'ici de ses enfants, le premier évêque qui soit sorti de son sein. Le Dieu sévère qui frappe d'une main est aussi le Dieu bon qui relève et console de l'autre ; et certes, au milieu de nos épreuves présentes, il ne pou-

vait nous arriver de consolations plus douces que les gloires de votre sacre.

“De plus, ce qui rehausse à nos yeux le prix de votre élévation, c'est que le Ciel vous a choisi, Monseigneur, pour être un apôtre dans toute la force du terme. Non seulement vous avez reçu la mission de conserver la foi, mais encore celle de l'étendre et de la propager. Devant votre zèle apostolique s'ouvrent des pays immenses, où des nations, encore assises dans les ténèbres du paganisme, attendent de votre bouche les paroles de la bonne nouvelle. Dieu vous a jugé capable de grands sacrifices et de grands dévouements. Vous êtes appelé à continuer dans notre histoire, l'œuvre des Laval et des St-Valier, qui, en même temps, apportèrent l'Évangile et la civilisation aux tribus errantes dans le dédale de nos forêts, et couvrirent de leur égide protectrice les établissements naissants que la colonisation française échelonnait sur les deux rives du St-Laurent. Dans le haut de l'Ottawa, Monseigneur, Votre Grandeur se trouve dans une situation presque analogue : vous avez à implanter la foi dans une terre barbare, vous avez une population nouvelle à façonner aux habitudes chrétiennes et paroissiales. Comme l'épiscopat de ces premiers évêques de la colonie, le vôtre sera difficile et laborieux, mais aussi il sera fécond en résultats bienfaisants pour la religion et la nationalité, en travaux dont l'influence aura son retentissement jusque dans les générations futures. Ce ne sont pas là de simples vœux et de vaines espérances : dans le cas actuel, les voies de Dieu sont visibles et ses desseins manifestes. Du reste, le zèle que vous avez déployé dans l'accomplissement de votre charge, lorsque vous étiez directeur dans cette maison, les succès qui sont venus couronner vos efforts persévérants, le parfum d'édification que vous avez su répandre autour de vous, les traditions de piété, de régularité et de bon esprit que vous avez laissées empreintes dans les mœurs écolières, tout nous dit ce que la religion et le pays peuvent attendre de votre travail, de votre expérience et de votre dignité.”

Monseigneur, dans sa réponse, dit qu'il voudrait pou-

voir nous exprimer toutes les pensées, les sentiments, les souvenirs qui se sont refoulés dans son âme pendant la lecture de cette adresse ; mais qu'il n'est pas toujours facile de rendre les impressions du cœur. "Je suis heureux, dit-il, de me trouver à Ste-Thérèse aujourd'hui, de presser la main à mes anciens professeurs, à ceux qui ont travaillé avec tant de zèle et de discernement à mon éducation ; de revoir mes confrères d'autrefois et mes élèves qui sont aujourd'hui vos professeurs et vos directeurs ; de passer quelques heures au milieu des Benjamins de la famille térésienne ; je vois avec bonheur le grand nombre d'élèves qui composent cette communauté. Malgré les temps difficiles qu'elle traverse, la maison de Ste-Thérèse n'a rien perdu de sa sève et de sa vigueur ; j'ai admiré après la catastrophe du 5 octobre 1881, l'énergie et le courage de ses directeurs ; Dieu a voulu lui-même les récompenser, pendant qu'il les éprouvait d'un côté, il préparait de l'autre des faveurs signalées ; il comblait, comme vous l'avez dit, une lacune dans la famille térésienne, en appelant un de ses sujets à la dignité d'évêque, de prince de l'Eglise ; je me rejouis avec mon *Alma Mater* de l'honneur qui rejaillit sur elle à cette occasion ; je ne regrette qu'une chose, c'est que le choix soit tombé sur mon humble personne."

Monseigneur parla ensuite aux élèves dans les termes les plus convaincus et les plus éloquents, de l'esprit de sacrifice ; en cela consiste le secret des succès de l'avenir pour celui qui est fidèle à sa vocation. L'esprit de sacrifice a sauvé le monde. Jésus-Christ venant racheter le genre humain a commencé par pratiquer le sacrifice ; il naît dans une pauvre étable au milieu d'une saison rigoureuse ; toute sa vie n'est qu'un enchaînement de sacrifices, ou plutôt c'est un sacrifice perpétuel commencé à Bethléem et parachevé sur le Calvaire. Les apôtres, par le sacrifice, ont converti la terre ; c'est par le sacrifice que les missionnaires ont évangélisé les peuples barbares. Les religieux, au fond de leurs cellules, sauvent le monde de la ruine, en contrebalaçant ses iniquités, par leurs prières, leurs mortifica-

tions et leurs sacrifices. Si vous voulez réussir plus tard et produire la plus grande somme de bien possible, il faut vous bien convaincre de cette vérité, et commencer dès maintenant à pratiquer cet esprit de sacrifice, en observant, au collège, votre règlement quelquefois difficile et pénible à la nature, mais toujours calculé dans sa sagesse à élever votre esprit et à former votre cœur.

Monseigneur dit ensuite qu'il a un territoire immense confié à sa vigilance pastorale. "Il y a là bien des âmes qui sont privées du secours de la religion; la moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux; un grand nombre d'enfants des bois n'attendent que l'arrivée des ministres de la religion pour suivre les lumières de l'Évangile et embrasser les voies du salut; il me faut du secours, messieurs, mais où le trouverai-je ce secours? où pourrai-je recruter cette armée d'apôtres remplis de zèle pour marcher à la conquête des âmes.

"Je me rappelle que ce séminaire a fourni bon nombre de missionnaires au Nord-Ouest; plusieurs de vos frères aînés ont tout sacrifié et dépensent actuellement leur force et leur santé au salut de ces peuplades lointaines; les mêmes besoins se font sentir dans mon vicariat apostolique, plus d'un d'entre vous, j'espère, marchera sur les traces de ses devanciers; puisse cette visite faire naître dans vos cœurs la pensée de vous consacrer aux missions; puisse-t-elle y déposer une étincelle de ce feu sacré qui, grandissant de jour en jour, embrasera vos cœurs du zèle pour le salut des âmes?

"Plus heureux que d'autres évêques, en arrivant dans mon vicariat apostolique, j'ai trouvé un séminaire tout fondé, rempli de prêtres zélés et savants, de jeunes gens d'élite et d'ecclésiastiques pieux; ce séminaire, et en cela je réponds à une question que me posait hier soir M. le supérieur, c'est cette maison si belle et si vaste qui s'élève sous vos yeux, c'est mon *Alma Mater*, c'est le séminaire de Ste-Thérèse."

* *
*

Toutes les choses humaines ont leur revers: pen-

dant que l'un de nos anciens élèves gravit les degrés de l'épiscopat, un autre descend dans la tombe.

Le Rév. M. Stafford, curé de Lindsay, après une indisposition assez légère, est mort presque subitement le 12 novembre, vers midi.

Ce prêtre distingué était né vers l'an 1834, dans le township Drummond, comté de Lanarck, à huit milles de Perth, où son père cultivait avec beaucoup de succès une vaste ferme.

Il reçut sa première éducation à Perth même, il vint ensuite au collège de Chambly, puis à Ste-Thérèse, où il passa six ans, il y reçut des cours privés, tout en étant employé comme professeur d'anglais. M. Stafford, quoique jeune encore, sut cependant conserver son autorité auprès des élèves ; d'une stature colossale, la tête élevée, le front large et intelligent, la bouche délicate, la figure douce en même temps que résolue, une démarche noble sans fierté ni ostentation : tout en lui inspirait le respect et annonçait déjà l'homme aux qualités supérieures ; il fut, au dire du doyen de notre collège, qui a été son élève, un des professeurs d'anglais qui ont obtenu ici le plus de succès. Il fit son cours de théologie à Kingston, au collège de Régiopolis, dont il devint dans la suite le recteur ; il y remplit les fonctions de professeur de Logique, de Métaphysique et d'Éthique.

Il fut obligé de quitter cette position à cause du mauvais état de sa santé ; la vie sédentaire lui avait été préjudiciable. Pendant son séjour au collège de Régiopolis, il était chargé de la desserte des prisonniers catholiques du pénitencier de Kingston ; c'est là qu'il eut l'occasion de connaître à fond tous les crimes qui découlent de l'ivrognerie ; et de ce moment, il jura une guerre implacable à ce vice abominable.

En laissant le collège, il fut envoyé à la mission de l'île Wolfe. C'est à cette époque que M. Stafford commença à s'occuper activement de deux grandes questions qui furent les deux œuvres de sa vie. Par son zèle et son éloquence il parvint à changer complètement une congrégation bien connue pour son ivrognerie, et ces hommes, dont la conduite laissait à désirer, devinrent des modèles de sobriété.

Il établit des sociétés de tempérance dans sa paroisse et en beaucoup d'autres endroits ; il mettait au service de cette noble cause son éloquence et sa plume. Il prêcha d'abord une tempérance mitigée ; mais il vit bientôt que le seul moyen de produire des effets durables était d'établir la tempérance totale. Il fit des lectures sur ce sujet dans différents endroits du Canada, et même, à la demande du cardinal Manning, il prêcha en Angleterre où il s'était rendu pour rétablir sa santé.

Il ne demeura que trois ans à l'île Wolfe, et malgré le court séjour qu'il y fit, il rendit de grands services à ses paroissiens, en leur distribuant le pain de la parole de Dieu, et en relevant le niveau de l'instruction qu'on y donnait à la jeunesse ; dans les intérêts de l'éducation de sa paroisse, il bâtit une magnifique école qui, grâce à son zèle et à ses soins, eut des succès brillants, et est encore aujourd'hui dans un état très florissant. Ses efforts pour la cause de l'éducation furent incessants, bien dirigés et couronnés des plus grands succès ; il a exercé une influence salutaire dans toute la province d'Ontario. En 1869, sur sa demande, le département de l'éducation admit dans le dépôt, des livres spécialement destinés aux écoles catholiques,

La charge de recteur à l'école normale d'Ottawa lui fut offerte, il la refusa à raison de sa faible santé. En 1863, il fut transféré par Mgr Horan à la cure de Lindsay ; là, il déploya son zèle sur un champ plus vaste. Il y bâtit aussi une spacieuse maison d'école et un magnifique couvent dont le coût s'élevait à plus de soixante mille piastres. Il y construisit aussi une superbe résidence curiale qu'il habitait lors de sa mort.

M. Stafford avait un goût particulier pour donner aux maisons d'éducation tout le confortable possible ; d'après lui, la maison d'école devait être le plus bel édifice du canton ou du village ; il y voulait avant tout des appartements vastes, élevés, bien aérés et très éclairés ; il voulait que tout, tant à l'intérieur de l'école qu'aux alentours, fût de nature à charmer les yeux, à réjouir le cœur et à élever l'esprit ; il exigeait donc que ces maisons fussent propres, élégantes même ; il

aimait à y voir suspendue aux murailles une agréable variété de peintures et de tableaux; à l'extérieur, ces maisons étaient entourées de magnifiques parterres, dans lesquels une grande profusion de fleurs mariaient agréablement leurs riches couleurs.

Le défunt était simple et sans ostentation dans ses goûts et ses manières; il était rempli de charité pour secourir les misères humaines et plein de bienveillance dans ses rapports sociaux; il sut s'attirer l'estime de tous ceux qui l'ont connu, même celui de nos frères séparés.

M. Stafford laisse après lui des œuvres impérissables qui immortaliseront sa mémoire, et son nom restera gravé dans bien des cœurs; car il est passé, comme son divin maître, en faisant le bien et il s'est toujours montré cet homme fidèle et prudent que le Seigneur a établi chef de sa famille.

Les *Annales térésiennes* n'oublient pas, que lors de leur apparition, elles ont reçu de ce vieil ami des paroles d'encouragement pleines de douces émotions, qu'il n'est pas hors de propos de citer ici: "I have received and read with much pleasure the *Annales térésiennes* you so kindly sent me. They have just appeared in the right time for me. I feel old age beginning to steal in on me, and with it is coming up more frequently than formerly the remembrance of the past, the past.... the interesting happy past taken in Ste. Thérèse.

* *

Le 30 novembre 1822, une cérémonie imposante avait lieu dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, à Montréal: un jeune lévite rempli de piété et de douceur, agenouillé en présence de son évêque vénérable, Mgr Lartigue, renonçait à jamais aux plaisirs, aux vanités de ce monde, pour se consacrer au Seigneur; il recevait les onctions saintes qui l'élevaient à la dignité sublime du sacerdoce; c'était un ouvrier de plus pour travailler à la vigne du Seigneur.

Ce jeune homme, doué des plus belles qualités de

l'esprit et du cœur, pouvait espérer un avenir brillant ; mais il avait encore la candeur de l'enfance, et, dans sa profonde humilité, loin de songer à la carrière illustre qu'il devait parcourir, il ne pensait qu'à s'abaisser et à s'anéantir en quelque sorte sous la main de Dieu qui le comblait de ses faveurs.

Ce jeune lévite d'alors est aujourd'hui un vieillard de 83 ans, qui a fourni une longue vie remplie de mérite et de bonnes œuvres. Mgr Bourget célèbre aujourd'hui le soixantième anniversaire de sa prêtrise ; il est le doyen des évêques de l'Amérique britannique, ayant été élevé à la dignité épiscopale depuis 45 ans ; pendant 36 ans il a administré un vaste diocèse ; il s'est toujours montré pasteur sage et prudent ; il a toujours indiqué aux brebis confiées à ses soins les droits sentiers ; il les a conduites dans les gras pâturages du Seigneur ; il aimait ses brebis, pour elles il combattait les bons combats, il était réellement prêt à donner sa vie pour leur salut.

Quelle somme immense de bien s'est fait sous sa longue administration ! que d'œuvres grandes et importantes ont été opérées ! que de luttes n'a-t-il pas eu à soutenir ! que de questions réglées ! quel zèle n'a-t-il pas apporté pour rendre la sainte religion florissante dans tout son diocèse ! que de sacrifices n'a-t-il pas eu à supporter, que de fois son cœur n'a-t-il pas saigné à la vue des besoins, des misères, des afflictions de ses enfants ; que de fois, au milieu des difficultés et des obstacles de tout genre, n'a-t-il pas gravi le calvaire à la suite de son divin maître, portant sa lourde croix avec une sainte résignation !

Aujourd'hui, dans sa solitude, il se repose de ses fatigues, ou plutôt il sollicite du ciel, par ses ferventes prières, des bénédictions et des grâces pour ceux qu'il a tant aimés et qu'il aime encore ; c'est donc avec raison que tous les catholiques de ce diocèse unissent aujourd'hui leurs prières pour obtenir à leur père commun d'heureux jours, et pour le conserver encore longtemps à l'affection de ses enfants.

Nous n'avons pas oublié à Ste-Thérèse de prier pour

ce saint prélat : aussi ce matin la communauté des élèves se joignait à la paroisse pour assister à une messe solennelle d'actions de grâces ; la reconnaissance nous en faisait un devoir tout particulier : en effet, Mgr Bourget est considéré et à juste titre comme le second fondateur de notre établissement ; dans les pires temps, qui a secondé les efforts du regretté M. Ducharme ? dans les difficultés, qui l'a conseillé ? qui l'a soutenu dans ses épreuves ? si ce n'est Mgr Bourget. Il a toujours montré une sollicitude particulière pour cette maison qu'il a érigée lui-même en petit séminaire ; et quand l'incendie est venu nous éprouver, il a su trouver dans sa tendresse paternelle des paroles d'encouragement et de consolation : " Je n'ai pas besoin de vous témoigner la douleur que me cause ce fâcheux accident. Mais j'ai dû me résigner à ce malheur comme à tout ce qui arrive dans ce bas monde, qui est une vallée de larmes, et dire que Dieu soit béni !

" A mon arrivée, j'ai appris avec plaisir que vous et vos messieurs, n'aviez pas perdu courage ; que, loin de là, vous vous étiez mis à l'œuvre, sans perdre un moment, pour restaurer de si grandes ruines. J'ai la confiance que Dieu bénira votre énergie, et que bientôt vous en recueillerez les fruits."

* *
*

Que signifie cette longue suite de voitures qui traversent les rues de Ste-Thérèse. En tête je vois un magnifique carrosse, tel qu'on en rencontre dans les grandes villes ; deux superbes chevaux y sont attelés ; à les voir agiter leurs pompons, danser, se dandiner sous leurs brillants harnais, ils semblent fiers des personnages qu'ils portent. Et le cocher donc : assis sur un siège élevé, le corps droit, une main dans les guides, l'autre au fouet, en costume de cérémonie, grandes bottes cirées, chapeau de soie noire, gants de *kid* ; c'est à s'y tromper, on croirait M. A. Constant cocher de grand seigneur ; il conduit sans doute un jeune couple favorisé de la fortune, rempli des plus belles espérances pour l'avenir,

qui vient aux pieds des saints autels se jurer un attachement éternel.

Détrompez-vous; l'un d'eux, M. Augustin Juteau, voyait le jour, au Sault-au-Récollet, en 1802; et son épouse, Ursule Nepveu, naissait à Ste-Thérèse un an plus tard. En 1822, ils venaient à l'église de Ste-Thérèse faire bénir leur mariage; il y a dix ans, ils y célébraient leurs noces d'or, et aujourd'hui, ils viennent une seconde fois rendre grâces au Ciel de les avoir conservés aussi longtemps unis.

Ce fut un véritable événement dans Ste-Thérèse; on dit que c'est la deuxième fois que pareille chose se renouvelle depuis la fondation de cette paroisse; voilà pourquoi on voulut en faire une fête grandiose.

Une foule nombreuse assistait à une messe d'actions de grâces demandée par les deux vieillards; le sermon de circonstance fut donné par un enfant de Ste-Thérèse, qu'ils ont vu grandir dans leur voisinage, et qui maintenant est à la tête d'une des paroisses les plus importantes de Montréal.

Un banquet splendide avait été préparé par les dames du village; M. le curé de la paroisse avec ses deux vicaires, les citoyens les plus importants, les parents et les amis de la famille, y assistaient. Au commencement du dîner, l'un de leurs petits-fils, Abundius Juteau, présenta aux vieillards une gentille petite adresse; M. le curé se chargea d'y répondre en termes appropriés; M. A. Constant, voulant laisser un souvenir de la fête, recueillit une jolie somme qu'il remit aux héros du jour, au milieu des applaudissements redoublés de tous les convives.

La joie la plus vive ne cessa de régner jusqu'à une heure avancée dans la soirée. Puisse cet heureux couple voir se réaliser en eux cette parole que l'Écriture dit de Tobie: " Il vit les enfants de ses enfants jusqu'à la cinquième génération. Après avoir vécu 99 ans dans la crainte du Seigneur, ses enfants l'ensevelirent avec joie! "

30 novembre.

ANTHOS.

HYMNE A SAINTE CECILE

LE CHOEUR

Au milieu des accords de céleste euphonie
 Chantez votre Jésus, Reine de l'harmonie,
 Patronne vénérée en ce jour solennel.
 Sous le souffle divin, que nos âmes vibrantes,
 Pareilles à la lyre aux cordes frémissantes,
 Répètent après vous un hymne à l'Éternel.

CÉCILE

Je vous donne à jamais, ô l'époux de mon âme,
 Le blanc lys et la rose aux pétales de flamme
 Que, dès mes premiers ans, je cultive en mon cœur.
 Contre l'ardent soleil et la triste froidure,
 Pour sauver de ces fleurs la brillante parure,
 Envoyez, doux Jésus, votre ange protecteur.

Mon cher Valérien, m'abritant sous ses ailes,
 Un ange illuminé de splendeurs immortelles,
 Veille, toujours constant, debout à mon côté.
 Malheur au téméraire, imprudent sacrilège,
 Qui voudrait, méprisant l'ami qui me protège,
 Ternir de ma vertu l'angélique beauté.

VALÉRIEN

Cécile, en vérité, si tu fais que je voie
 Cet ange du Très-Haut, je cours avecque joie
 Aux pieds de ton pontife : et là, je suis chrétien.
 Alors vienne la mort, ses cruelles tortures,
 Les tigres rugissants, leurs sanglantes morsures,
 Les chevalets, le fer, le feu : je ne crains rien.

O qu'il est beau, vêtu de lumière et d'aurore,
 Grave, noble, et parlant d'une voix plus sonore
 Que les cuivres sonnants, cet envoyé des cieux !
 Demeure à ton Jésus ; fidèle à tes promesses
 Goûte de son amour les suaves ivresses :
 Je ne puis te ravir au plus puissant des dieux.

CÉCILE

Gloire au Seigneur Jésus ! Dans les eaux du baptême
 L'infidèle a lavé le honteux anathème

Qu'une tache coupable imprimait à son front.
 Valérien, là-haut, au séraphique empire
 Je te vois rayonnant de l'éclat du martyr,
 Empourpré de ton sang virginal et fécond.

Pourquoi, quand la couronne au ciel est déjà prête,
 Brandissant ton épée au-dessus de ma tête,
 As-tu frappé, licteur, des coups mal assurés ?
 Romps le faible lien qui te retient encore,
 Mon âme ; et t'envolant vers l'immortelle aurore,
 Va chanter de Jésus les charmes adorés.

LE CHOEUR

Au milieu des accords de céleste euphonie
 Chantez votre Jésus, Reine de l'harmonie,
 Patronne vénérée en ce jour solennel.
 Sous le souffle divin, que nos âmes vibrantes,
 Pareilles à la lyre aux cordes frémissantes,
 Répètent après vous un hymne à l'Éternel.

JOANNES.

22 novembre 1882.

ELOGE FUNÈBRE *

De l'abbé Joseph Alary, prononcé dans l'église de Ste-Anne-des-Plaines, le 6 de mai 1878, par le Rév. J. B. Proulx, professeur au Séminaire de Ste-Thérèse.

Sacrificium Deo spiritus contribulatus.—
 Un sacrifice que Dieu aime, c'est un
 esprit brisé de douleur. (Ps. 50, v. 17).

Mes frères,

Pourquoi ce temple est-il tendu de noir ? Pourquoi cette pompe funèbre qui fait aujourd'hui de votre église, si ornée aux jours de vos fêtes joyeuses, une chapelle ardente, semblable à un vaste

* Cet éloge funèbre a été recueilli et conservé par l'abbé P. Poulin dont la mémoire l'avait "sournoisement volé" à l'improvisation du prédicateur. Voir, pour plus de détails, les *Annales* du mois d'octobre de cette année, page 54.

Rectification.—M. Joseph Alary n'est pas mort le 2 mai 1878, comme il a été dit dans la dernière livraison, mais bien le 3 mai qui se trouvait être, cette année-là, un vendredi.

tombeau? Pourquoi les cloches ont-elles appelé cette foule compacte, en allant porter dans tous les cœurs les sons si attendrissants du glas funèbre? Pourquoi la tristesse est-elle empreinte sur vos figures? Pourquoi un clergé nombreux est-il venu se joindre à vous dans cette expression publique de votre douleur? Pourquoi l'Eglise, il n'y a qu'un instant, a-t-elle fait entendre les accents de sa voix entrecoupée de soupirs et de sanglots? Ah! mes frères, c'est que sous ce mausolée, dans cette tombe est renfermée une précieuse dépouille: ce sont les restes d'un enfant chéri qui a été ravi avant le temps à la tendresse de sa famille; c'est un co-paroissien, un ami d'enfance qui revient, après un rude combat, après un long voyage, reposer parmi les siens, aux lieux qui l'ont vu naître; c'est un confrère dévoué que la milice du sacerdoce a perdu et à qui elle vient dire un dernier adieu; enfin c'est un ministre de Jésus-Christ que l'Eglise pleure dans son affliction. Et tous ensemble, pasteurs et fidèles, parents et amis, nous mêlons nos larmes et nos prières pour en offrir, en faveur de celui que nous aimons, au Dieu de miséricorde comme un sacrifice d'expiation. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.*

Le sacrifice rachète les péchés, il a racheté le monde coupable. L'épreuve purifie, c'est le creuset où l'or se dégage des matières étrangères. L'affliction sanctifie, elle détache l'âme des frivolités de ce monde qui passe pour l'élever vers les biens qui demeurent. La souffrance est un germe d'allégresse, l'adversité une semence de bonheur. En effet, dit l'apôtre saint Paul, "les tribulations momentanées et légères que nous endurons en la vie présente opèrent en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire." D'après Jésus lui-même, la croix est la marque à laquelle on reconnaît les élus: "Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive." Ainsi on n'arrive au ciel que par un chemin semé de ronces et d'épines. Ces pensées, au milieu de nos tristesses, nous sont une source d'espoir et de consolation. Car la vie tout entière de celui qui fait l'objet de nos regrets, est un tissu continu d'épreuves, de souffrances et d'afflictions; et il est à espérer, suivant les paroles du psalmiste, que Dieu, au jour de son jugement, les a acceptées comme un sacrifice d'agréable odeur. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.*

Dès son enfance il se trouva en face de ces épreuves qui devaient le suivre jusqu'au tombeau. Ses parents le mirent au collège. Qui ne connaît les larmes et les serremments de cœur de l'enfant qui s'arrache des embrassements d'une mère, des tendresses de sœurs chéries, des douceurs du foyer paternel, de la liberté du lieu natal pour aller, comme il le pense alors, dans l'exil d'une terre étrangère? Qui ignore les sombres ennuis et les noires mélancolies de ce jeune élève qui ne voit autour de lui que choses et figures inconnues, et à qui les grandes murailles du collège apparaissent aussi sévères que les murs d'une prison? Comme souvent il doit se faire violence pour s'accoutumer aux exigences de la règle, aux sévé-

rités du silence et aux servitudes de la réclusion. Outre ces sacrifices qui lui étaient communs avec ses confrères, il en rencontra de particuliers, soit de la part de son caractère, soit de la part des circonstances dans lesquelles il se trouva. La nature l'avait doué d'une certaine pétulance et d'une grande vivacité : il sut se contraindre, et nous l'avons toujours connu écolier pieux, sage et obéissant. De plus, la maladie par deux fois vint interrompre le cours de ses études ; cependant il ne se découragea pas, il les reprit toujours avec une ardeur nouvelle, redoublant d'efforts pour réparer le temps perdu. Bien souvent, dans la retraite et le recueillement de la pieuse chapelle du Séminaire, il a dû offrir à Dieu les peines et les tribulations de son jeune cœur, et en retour Dieu a béni son enfance. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.*

Quand l'âge des illusions est passé, quand les mirages trompeurs ont disparu à l'horizon, quand les déceptions et les déboires de l'existence ont rendu pénibles toutes les voies où l'homme porte ses pas, alors facilement on admet que celui qui consacre ses jours au Seigneur a choisi la meilleure part. Mais à vingt ans on raisonne autrement. Le jeune homme se trouve aux portes d'un avenir qui lui sourit ; la vie lui paraît longue, heureuse, semée de fleurs et de triomphes ; le monde fait briller à ses yeux l'éclat de ses richesses, la pompe de ses honneurs et les voluptés de ses plaisirs ; même les bonnes qualités et les talents ne servent qu'à nourrir ces rêves de l'esprit et à les revêtir des couleurs de la vérité. Souvent peut-être n'a-t-on à sacrifier que de vaines chimères, mais il en coûte plus pour se résoudre à ce sacrifice que pour immoler des réalités. Quant à notre jeune ami, à la fleur de son âge, faisant taire les mille voix de la nature, tournant le dos aux promesses du siècle, avec courage, *corde magno et animâ volenti*, il écouta la voix secrète et intérieure qui l'appelait au service des autels, et il choisit le Seigneur pour la part de son héritage et la portion de son calice. *Dominus, pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* Il embrassa avec joie les obscurités, l'humilité et les privations de la vie de séminariste, sacrifice sans doute bien agréable à Dieu. *Sacrificium Deo.*

Dans ce temps-là, la révolution à flots pressés montait au pied du rocher de Pierre et en battait les flancs de ses vagues écumeuses. Les bataillons de la violence et de la rapine, marchant contre la Ville Eternelle, menaçaient dans son indépendance et dans son autorité le vicaire de Jésus-christ. Pour la défense du Saint-Siège, l'Europe avait offert les plus nobles de ses fils, les plus braves de ses preux. A Mentana, dans ces champs glorieux où, aux applaudissements de l'univers catholique, furent arrêtées dans leur marche envahissante les hordes de Garibaldi, le sang canadien coula ; il fut une semence d'héroïsme et d'enthousiasme. Un illustre prélat lui prête sa voix, son appel retentit comme un-

éclat de tonnerre jusqu'aux extrémités du pays. Un véritable courant électrique traverse le Canada et fait tressaillir tous les cœurs sous son choc généreux. Comme par enchantement une armée de croisés se lève et part au cri de "aime Dieu et va ton chemin !" Aime Dieu et va ton chemin, répète notre jeune ami. Pour un temps je laisse la soutane de l'ecclésiastique pour l'habit du zouave, la cellule du séminaire pour la tente des camps, le livre du théologien pour l'épée du militaire : en cela je ne crois pas changer de vocation, je suis toujours le soldat de la vérité. Adieu, ô terre de ma patrie ; adieu, amis ; adieu, parents chéris : vous reverrai-je jamais ? Je vais traverser la mer et ses dangers ; là-bas je coucherai sur la dure, je ferai des marches pénibles sous les pluies battantes ou sous les ardeurs d'un soleil brûlant, je cours au devant des balles et de la mitraille ; peut-être la mort m'attend-elle sur cette terre lointaine, adieu. Mon cœur saigne, mon esprit se trouble. Mais toutes ces tribulations, je les offre à Dieu pour son Eglise et pour le Pape. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.*

Il supporta avec bonne humeur les inconvénients et les misères inhérentes à la vie des camps, il fut un soldat généreux, brave et pieux, il fit à l'étranger l'honneur du nom canadien. Là-dessus nous avons le témoignage de celui qui a été à la fois l'aumônier et le père de nos zouaves, et qui aujourd'hui est venu offrir sur la tombe d'un de ses enfants, le tribut de ses larmes avec le sacrifice de propitiation, M. le chanoine Edmond Moreau. Cette vie de sacrifices devait aboutir à un sacrifice plus cruel que la mort. Au mois de septembre 1870, les Piémontais, au nombre de plus de 60,000, avaient entouré Rome d'une ceinture de fer et de feu. Le bombardement était commencé. Les airs s'obscurcissent de poudre et de fumée, les projectiles volent de toutes parts, les obus sifflent au-dessus des têtes, plusieurs portes volent en éclat. Le canon se tait, déjà se dessinent à une distance assez rapprochée les lignes ennemies. Les zouaves jubilent, ils bondissent transportés d'un enthousiasme frénétique : enfin il va donc leur être donné de se mesurer à la baïonnette avec les soldats de la révolution. Tout à coup l'ordre arrive de hisser le drapeau blanc. Il y eut, pour un moment, au milieu de cette jeunesse ardente, un transport instantané de sublime colère. "Quoi ! une capitulation ! c'est une honte ! nous ne le souffrirons pas, non, jamais ! C'est donc à une capitulation que devaient aboutir trois années d'études, d'exercices, de patience et de généreux desirs ! on capitule, lorsque l'ennemi n'a pas eu encore le courage de se montrer sur la brèche. Ici, le nombre n'y fait rien, c'est la vigueur et la valeur d'un chacun qui l'emporte. Laissez-nous combattre, la victoire est à nous !" O jeunes amis, modérez votre ardeur. Quoi qu'il vous en coûte, obéissez : c'est le Pape qui l'ordonne. La résistance est inutile, ce bon père veut épargner la vie de ses enfants. Tant qu'il a été nécessaire de résister pour protester contre la violence, il l'a fait ;

mais, quand la situation est devenue désespérée, le pontife de miséricorde ne peut consentir à une vaine effusion de sang. Dans ce moment il pense à vous. "Ce n'est pas sur moi que je pleure, dit-il à ceux qui l'entourent, mais c'est sur ces pauvres jeunes gens qui sont venus me défendre comme leur père." Unissez vos larmes à ses larmes, vos humiliations à ses humiliations, elles ne seront pas perdues pour le triomphe de l'Eglise. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.*

Notre ami était là, en face du Vatican, le cœur navré d'angoisses, l'âme voilée de douleur, lorsque les zouaves pontificaux firent leurs adieux au Saint-Père. L'heure du départ des prisonniers, dit l'historien de Pie IX, était enfin venue. Les zouaves restaient les derniers, massés sur la place de Saint-Pierre, après le défilé des autres troupes par la porte Angelica. Le colonel Alet commanda de former le carré, fit présenter les armes et, élevant son épée, cria : "Vive Pie IX, Pontife et Roi !" Ce cri répété par toutes les poitrines, attira Pie IX à la fenêtre de sa chambre à coucher, qu'il ouvrit lui-même et où il se montra, entouré de quelques prêtres. Debout, il étendit les bras, comme pour serrer tous ses enfants sur son cœur, leva vers le ciel sa tête blanche et ses mains tendues, et prononça les paroles de la bénédiction solennelle : *Benedictio Dei omnipotentis*. . . . "Vive Pie IX !" répétèrent tous les soldats dans un indicible transport. Et les dragons, les artilleurs déchargèrent en l'air leur carabine, pour une dernière salve d'honneur. On agitait les képis ; les uns présentaient les armes, les autres les élevaient fièvreusement ; tous les yeux avaient des larmes, les sanglots coupaient la voix et se mêlaient à ce cri de *Vive Pie IX !* qui montait toujours s'élevant jusqu'au ciel. La foule qui était sur la place, les spectateurs qui se trouvaient aux balcons et aux fenêtres, agitant leurs mouchoirs, partageaient la même émotion, répétaient le même cri : *Vive Pie IX.* Quant à l'auguste vieillard, objet de cette ovation, c'en fut trop pour son cœur. Les dernières paroles de sa bénédiction s'éteignirent dans un sanglot. Il étendit encore les mains, puis les leva vers le ciel et tomba en arrière, à demi évanoui, dans les bras de ceux qui l'entouraient. O saint Pape, *crux de cruce*, en ce moment d'agonie spirituelle, vous pouviez dire avec le divin Maître défaillant : "Je suis triste, triste jusqu'à la mort." O nobles jeunes gens, vous avez bu à ce calice d'amertume où s'abreuvait notre père commun. O généreux ami, qui dormez sous le couvercle de cette tombe, vous auriez pu alors répéter en toute vérité, dans les agitations de votre âme affligée : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.*

Le prêtre, dans l'Eglise de Dieu, est un soldat. Il sort de sa famille pour être plus libre et plus dégagé dans ses mouvements. L'obéissance le met entièrement entre les mains de son évêque, le général de l'armée chrétienne, qui l'envoie à un poste d'honneur où il devra déployer tout le courage et toute la vigilance dont

il est capable. Jour et nuit il se tient sur la brèche pour combattre les envahissements de l'erreur. S'il le faut, il donnera sa vie pour ses frères. Aussi le grand orateur espagnol, Donoso Cortès, dans une circonstance solennelle, s'écriait-il : "Si vous considérez l'âpreté de la vie du prêtre, le sacerdoce vous paraîtra, et il l'est en effet, une véritable milice." Et de suite, il ajouta : "Si vous considérez la sainteté du ministère du soldat, la milice vous paraîtra comme un véritable sacerdoce." Or, notre zouave, à son retour de Rome, ne quitta le sacerdoce de la milice pontificale que pour revenir à la milice de l'état sacerdotal. Après avoir supporté les ennuis d'une pénible prison, après avoir été jeté, avec ses compagnons, dans le fond de cale d'un navire trop étroit, après avoir essuyé les fureurs d'une tempête qui mit en péril la vie de l'équipage, après n'avoir échappé à ce naufrage imminent que par la vertu, sans doute, d'un vœu qui est devenu célèbre, aussitôt débarqué sur le rivage de sa patrie, sans prendre de repos, il revêt l'habit ecclésiastique, et de nouveau il lance son vaisseau au milieu des dangers, des soucis et des grandes responsabilités. Il veut vouer son existence au salut de ses frères, à la prière de chaque jour pour l'Eglise, aux travaux incessants pour courir après les brebis égarées, aux études continues pour pouvoir distribuer avec fruit aux âmes affamées le pain de la divine parole, à la mortification pour façonner en ses mœurs le modèle sur lequel doit se former le troupeau fidèle, au dévouement pour voler partout où l'appelleront les devoirs multiples d'un ministère laborieux, enfin à la charité pour soulager les nombreuses misères tant corporelles que spirituelles qui affligent la pauvre humanité : vie de sollicitudes, véritable sacrifice d'holocauste : *Sacrificium Deo*.

Il donnait ses soins à l'éducation de la jeunesse dans une des maisons les plus importantes de la province, lorsque un matin, comme il se préparait à dire la messe, son servant, par mégarde, mit le feu aux bouquets et aux sapinages qui ornaient l'autel. Transportés, hors d'eux-mêmes, professeurs et élèves essayèrent d'éteindre ce commencement d'incendie ; vains efforts, les flammes s'étendirent avec une rapidité dévorante : deux heures après le collège de Terrebonne, s'affaissant avec fracas, n'était plus qu'un monceau de ruines. Cette lugubre matinée laissa dans son âme une blessure que le temps ne put cicatriser. Exposé pendant plusieurs heures, sans être habillé convenablement, au vent glacial de janvier, il contracta le germe de cette maladie qui le conduisit au tombeau. Cependant ce n'est pas ce qui l'affligeait. Il perdit dans le désastre tout son avoir et mille petits souvenirs bien chers qu'il avait apportés de Rome ou de la Terre-Sainte ; ce n'est pas encore ce qui l'affligeait. Voici : il se reprochait d'être la cause de l'incendie, sans qu'il fût pourtant coupable, même de la plus légère imprudence. Ce reproche intérieur le suivait partout, il s'attachait à lui comme une ombre, il le tour-

mentait comme un remords ; le jeune prêtre si jovial en perdit cette gaieté qui lui était naturelle. Il essayait encore parfois de rire et de badiner avec ses amis, mais son sourire était comme un rayon de soleil à travers les déchirures d'un nuage. Dieu, sans doute, a dû lui tenir compte de cette grande douleur. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.*

Pendant quatre ans, il donna aux populations qu'il desservit l'exemple de la piété, du zèle, de la fidélité à tous ses devoirs. Comme un bon soldat, il fut frappé à son poste. Il était à entendre les confessions, pendant les longues séances du temps pascal, lorsque tout à coup il sentit sa langue bégayer, son côté gauche s'engourdir : il était attaqué de paralysie. Voyez-le sortir du confessionnal, ce n'est plus ce jeune homme que vous avez connu vif et alerte, il peut à peine marcher, il se traîne péniblement. Que de souffrances ! que d'ennui ! Pendant deux ans, il partage ses mois remplis de tristesse entre le séjour de l'Hôtel-Dieu et l'hospitalité si généreuse du presbytère de cette paroisse. Il s'éteint insensiblement, il se voit descendre dans la tombe, il souffre, mais avec quelle patience, avec quelle résignation, avec quelle conformité à la volonté divine, vous, ses parents et ses amis, vous le savez ! Il n'y a encore que quelques semaines, le noble prélat qui a provoqué en Canada le mouvement des zouaves pontificaux, voyant avec peine que son zouave était sans demeure fixe, sans moyens honnêtes d'existence, comme un bon père, voulut partager avec lui sa pauvreté et sa retraite : il l'appela au Sault-au-Récollet. L'enfant se rendit à cet appel de paternelle tendresse avec une joie qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Il ne devait pas jouir longtemps de son bonheur ici-bas : huit jours après, il s'endormait du sommeil des justes. Dieu lui réservait, sans doute, un bonheur plus parfait ; le trouvant mûr pour le ciel, il l'a appelé à lui, nous en avons la douce espérance, pour lui donner la récompense du bon et fidèle serviteur, pour lui mettre sur le front la couronne de gloire que lui avait méritée toute une vie passée dans les sacrifices et les tribulations. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.*

Cependant il faut être si pur pour jouir de la claire vision de Dieu, il est si facile d'attacher à ses sandales la poussière du chemin, de ternir au contact d'un souffle corrompu le miroir de son âme. C'est pourquoi prions tous, en ce moment, pour celui qui nous est cher à des titres différents. Écoutez les soupirs du purgatoire que l'Eglise fait parvenir à nos oreilles : *Libera me, Domine. . . Miseremini mei, saltem vos amici mei.* Y reconnaissez-vous la voix de celui que vous pleurez ? O mon Dieu, vous qui recevez en sacrifice d'expiation, *sacrificium Deo*, les tribulations d'un cœur contrit, *spiritus contribulatus*. recevez nos larmes et nos prières : écoutez les pleurs de vos ministres attristés qui vous prient pour un frère dans le sacerdoce ; écoutez les gémissements d'amis désolés qui vous prient pour leur ami ; écoutez les san-

glots d'un père et d'une mère éplorés qui vous prient pour leur enfant. Nous vous en supplions, faites-le entrer, si déjà vous ne l'y avez introduit, dans le lieu de la lumière, du repos et de la paix. *Requiescat in pace.*

Echos de la Société Ducharme.

La société de discussion, désormais *Société Ducharme*, comme nous l'annoncions au mois de juin dernier, et partant, à raison de ce nom vénéré, assurée de toutes nos sympathies, a repris son cours de séances hebdomadaires.

Les premières furent consacrées à reconstituer son administration, à donner des successeurs aux officiers sortis de charge, à recevoir de nouveaux membres dans son sein, voire même à *réformer* l'organisation.... Tant il est vrai que nous tendons toujours vers l'idéal ! Mais, au navire qu'il faut régréer le printemps, il manque toujours quelque cordage... ; la machine dont un long repos a détendu les ressorts et laisser rouiller l'engrenage, pour retrouver son bon fonctionnement, doit subir une revue sévère de la part du capitaine : il lui faut tout son mécanisme, ou pas de *travail utile*. Après ses vacances, la société Ducharme, vu surtout les inconvénients de notre installation, en eut pour plusieurs jours à se remettre à flot : aussi, dans plus d'une séance, après les affaires de routine, arrivait tout un chapitre d'amendements, de sous-amendements, de questions d'ordre, de privilèges et de décors, etc., etc. Maintenant, les affaires sérieuses. Tout est réglé : et la question du *coffre-fort* et celle du *cahier de souvenirs*, et celle.... du *tapis vert traditionnel* à la bordure de vermillon, objet plein d'importance, couleur pleine de signification pour ce terrain des débats, des joutes oratoires, non pas acrimonieuses et sanglantes, mais ardentes et chaleureuses.

Le 22 octobre, la séance s'ouvrait par une adresse de remerciements votée à M. W. Earley, ex-président, pour

le bon souvenir qu'il conserve de la société, l'intérêt qu'il porte à l'heureux état de ses finances. Preuve : un don généreux qui double le contenu du fisc. Puis M. A. Bertrand, faisant le personnage du chevalier de Lévis, secondé par M. R. Mérizzi, propose qu'il soit déclaré dans l'opinion de l'assemblée (supposée être le conseil de guerre tenu, en 1760, par les officiers français), que la capitulation de Montréal soit acceptée. MM. P. Neveu et C. de Martigny, seconds De Vaudreuil, parlent contre la motion et la font tomber par une minorité de trois voix.

Le dimanche suivant, le prince du barreau, le *Père de la patrie*, le grand orateur de la Rome payenne avait à se mesurer contre..... un Irlandais *catholique* ! O'Connell, dans la personne de ses défenseurs, se dressait avec la fierté, l'énergie et la confiance que lui inspirait la revendication des droits d'un peuple gémissant sous le poids de la tyrannie et de sa longue souffrance. MM. U. Forget et D. Dubois parlèrent avec habileté, avec science et éloquence pour Cicéron. Vains efforts : MM. A. Péladeau et S. Turcot sauvèrent leur homme.

Le 5 novembre, jour choisi pour chômer la fête patronale de la société. M. le président manifeste le regret de ne pouvoir donner plus d'éclat à cette fête, et laisse entrevoir de meilleurs jours dans l'avenir : *fiat* ! Restait à discuter un sujet palpitant d'intérêt et d'actualité : *Est-il plus avantageux, pour les Canadiens, d'aller s'établir dans le Nord-Ouest et le Manitoba que de se diriger dans les vallées de l'Outaouais et du lac St-Jean ?* On s'en empare et le sort de cette question d'où dépendent les destinées de deux immenses territoires, est confié à la parole de six jeunes orateurs, nouveaux Horaces, seconds Curiaces : MM. E. David, T. Arbour, P. McGinniss, M. Desjardins, H. Roy, H. Auclair. Les débats furent vifs, la lutte fut acharnée. C'est dommage que M. Labelle ne fût pas là..... Ce qui n'empêcha pas que la grande majorité des suffrages donna la préférence au beau pays, pays d'avenir que le *Roi du Nord* possède et décrit comme le tenant tout dans sa main.

Après la bataille de Cannes, Annibal doit-il se retirer

à Capoue plutôt que de marcher immédiatement sur Rome? Telle est la grave question que prétendaient régler, le 12 courant, MM. C. Leduc, H. Roy, E. Coursol et A. Graton, se faisant Carthaginois pour la circonstance, et parlant dans le camp même du fils d'Amilcar, en face des plaines que jonchaient encore les soixante et dix mille cadavres de l'armée romaine. Quelques membres opinèrent, par amendement, qu'il serait plus sage d'envoyer d'abord des espions reconnaître l'état de Rome. Vaines propositions, il fallut s'en tenir à la motion principale. Et à la fin, Annibal eut tort de ne pas marcher immédiatement sur Rome..... *peut-être?*

Si l'on en croit Tite-Live, le vainqueur de ce même Annibal, Scipion rencontra un adversaire redoutable dans la personne de Fabius le *temporisateur* qui, seul dans le sénat romain, osa contrecarrer le hardi projet d'aller écraser sur le territoire même de Carthage, *celui dont le vol hardi avait d'abord fait trembler Rome* jusque dans ses murs. Dimanche, 19 novembre, MM. L. Boissonneault et A. Lessard faisaient revivre l'éloquence du *Temporisateur* contre MM. A. Beausoleil et H. Schetagne qui s'étaient imposé la tâche de défendre Napoléon I^{er} dans son téméraire projet de porter la guerre en Russie. Or, si le grand empereur eût consulté notre assemblée, cette célèbre mais triste campagne serait encore dans le domaine de la possibilité. Serait-ce mieux? A vous de répondre, soldats mutilés, pauvres victimes du dévouement au maître.

ED. SPECTATOR.

Au Nomingue.

III

LA TOPOGRAPHIE DE LA ROUGE.

On dit que l'imagination a des ailes. Eh bien ! ami lecteur, sur les ailes de l'imagination, pendant que nous sommes encore sur le sommet de la Repousse, montons

dans les airs ; élevons-nous dans les plus hautes régions de l'atmosphère, et de là, planant comme des aigles sublimes, embrassons à nos pieds d'un seul coup d'œil le bassin de la Rouge dans toute son étendue.

Une rivière, sur la carte du globe, m'a toujours paru comme un grand arbre renversé et couché de tout son long sur le sol. Le tronc de l'arbre, c'est la rivière elle-même ; les affluents en sont les branches ; les lacs, ces réservoirs inépuisables où elle s'alimente, sont les feuilles et les fruits. Or, dans ce vaste panorama qui se déroule actuellement sous mes yeux, j'aperçois le tronc de la Rouge qui baigne ses pieds dans l'Ottawa et porte sa tête vers le nord-est jusqu'à la distance d'environ quarante-cinq lieues ; les branches principales sont d'un côté, à l'est, la *Diable* et la *Rivière aux trois bras*, de l'autre côté, la *Maskinongé* et la *Nominingue* ; et, pour continuer ma comparaison jusqu'au bout, les feuilles les plus grandes et les plus gros fruits sont le lac de la *Montagne tremblante*, les lacs *Chaud*, *Maison de pierre*, *Nominingue*, *Désert*, des *Mauves*, des *Longues-Pointes* et des *Sucreries*. La sève qui circule par tous les vaisseaux de ce grand corps, est une eau claire, saine et limpide.

La Rouge prend sa source dans un réseau de petits lacs et dans une foule de ruisseaux qui font patte d'oie, au nord-ouest du comté de Joliette, vers le 37^e degré de latitude. Se dirigeant d'abord vers le sud-ouest, elle traverse la partie supérieure du comté de Montcalm jusque vis-à-vis le lac Nominingue ; là, faisant un coude, elle tourne vers le sud, se fraie un chemin à travers les Laurentides et vient se jeter dans l'Ottawa deux milles plus haut que le Calumet, en face de l'Original. Ce n'est pas le Saint-Laurent, ni pour la largeur, ni pour la profondeur ; cependant elle roule une masse d'eau assez considérable, et au Nominingue elle peut mesurer deux arpents d'une rive à l'autre. Elle charrie quantité de sable dont elle forme de longs et larges bancs qu'un courant capricieux, à chaque nouvelle crue des eaux, fait, défait et refait. Son cours se promène en d'interminables détours, et rien n'est plus agréable, pour

un touriste, que de se laisser descendre, en canot d'écorce, au fil de l'eau, suivant ses méandres tortueux bordés de riches vallons, de riantes forêts et de montagnes pittoresques. La navigation cependant en est interrompue par une quinzaine de rapides bouillonnants qui s'enfuient à travers les cailloux et par cinq chutes bondissantes et écumeuses : la *Chute à l'Iroquois* dans le canton d'Arrington, la *Chute aux bluets* sur les confins d'Amherst et de Salaberry, la *Chute aux Iroquois* dans Joly et dans Marchand, les deux *sœurs*.

À trente milles en droite ligne de l'embouchure de la Rouge, sur le côté est de la rivière, dans le canton de Salaberry, longeant une plaine de trois lieues de long, après une course de 45 à 50 milles, se jette la *Diable*. Sorti du lac du même nom, à trois milles seulement de la rivière Mantawa, rapide, pleine d'écueils, elle s'avance en serpentant et elle vient passer à un mille seulement du lac *Tremblant*, dont elle reçoit les eaux par la rivière *Cachée*.

Vingt-cinq milles plus haut, toujours à l'est, arrive avec ses eaux grossies et abondantes la *Rivière aux trois bras* : le bras sud, nommé *Macassa*, passe par le lac Macassa et le lac Sapin, s'étendant lui aussi jusqu'aux confins de la Mantavaisie ; le bras du milieu est plus long de cinq milles, et, comme il décharge le lac Froid, il s'appelle le *Ruisseau Froid* ; à côté, le bras du nord, le *Ruisseau Chaud*, décharge du Grand et du Petit lac Chaud, n'est qu'un manchot, puisqu'il n'a guère que quinze milles de longueur. D'où viennent ces noms de lac *Chaud* et de lac *Froid* ? L'un situé dans un pays sourceux, à raison du bouillonnement de ses eaux, ne se congèle que tard dans l'automne ; l'autre, calme et paisible, dès les premières gelées se couvre de glace : ce n'est pas plus malin que cela.

Si vous remontez dix milles, en mettant pied à terre cette fois sur le côté ouest, vous vous trouvez sur les bords de la *Nominingue* ; sa longueur n'est que de 3 à 4 milles, mais son importance n'en est pas moindre, puisqu'elle écoule les eaux de cette petite méditerranée, le "Nominingue," où s'égoutte par le *Sagué* et la

Rivière-aux-brochets une plaine longue et large, s'étendant jusqu'aux terres de la Lièvre et de la Kiamika.

D'un seul trait, descendez maintenant la Rouge, jusqu'à dix milles seulement de son embouchure ; là, sur la droite encore, la Maskinongé vient payer son tribut à la reine de ces cantons ; elle arrive de plus de quarante milles, du fond du lac Désert et elle visite en passant les lacs des Longues Pointes, le lac des Mauves, le lac Maskinonge et le lac des Sucrieries.

C'est le pays des lacs par excellence. Chaque canton en fourmille ; la contrée, pour ainsi dire, en est grouillante. Avec les ruisseaux qui s'y jettent, avec leurs décharges qui les relie entre eux, avec les petites rivières qui les unissent à l'artère principale ou à ses affluents, ils enveloppent tout le bassin de la Rouge comme d'une immense toile d'araignée. Il serait fastidieux de les énumérer tous, on les compte par centaine ; j'en ai déjà nommé plusieurs, j'ajouterai à cette liste le lac *Beven*, le lac de *l'Écorce*, le lac *Supérieur*, le lac *Vert* et le lac *Cornu*, etc. Vous les rencontrez par delà chaque hauteur, au fond de chaque vallée, là, qui dorment dans leur lit profond, offrant aux établissements nouveaux une grande facilité de communication et les ressources de leurs viviers poissonneux, fournissant à leurs rives le bienfait de la fraîcheur, de l'humidité et de la fertilité, enfin poétisant le paysage. L'un, sombre et sévère, est majestueusement drapé dans sa ceinture de rivages abrupts et couronnés de forêts qui lui jettent à profusion leurs ombres ; l'autre, long et majestueux, est entouré d'une bordure touffue ; un troisième, sinistre, repose au pied d'une énorme montagne d'où sort par intervalles, s'il faut en croire le témoignage des Indiens, un grondement sourd ; un quatrième, élégant et coquet, est formé d'une succession de baies gracieuses qui reposent discrètement entre des coteaux ombreux ; le plus grand de tous, le roi des lacs de ces contrées, le *Nominingue*, grave et orageux, se déroule avec ampleur sous le regard, découvre ses rives qui semblent lointaines, et prend de temps en temps sous le souffle des vents les allures d'une petite mer. Ces der-

nières couleurs sont empruntées aux riches pinceaux de M. Buies.

C'est aussi, surtout dans sa partie méridionale, un pays de montagnes. Cependant ce serait une erreur de croire que les Laurentides constituent une seule et longue montagne, formée par deux plans inclinés, réunis en un faite, telles que les deux pentes d'un toit, dont une extrémité toucherait au lac Supérieur et l'autre irait mourir sur les rives du Labrador. Ce serait encore une erreur de se les figurer comme une immense arête de poisson, une masse centrale dirigée de l'ouest à l'est, donnant naissance de chaque côté à des branches latérales qui se correspondraient perpendiculairement de part et d'autre. Enfin ce serait une erreur de se les représenter comme plusieurs chaînes marchant à peu près parallèlement et offrant une plaine de largeur uniforme dans l'espace qu'elles laisseraient entre elles. Elles sont composées au contraire d'une quantité de montagnes distinctes, couchées en tout sens les unes à côté des autres, et séparées par des vallées aux formes les plus variées. En général, le cours des eaux donne la direction à ces hauteurs. Ainsi sur chaque côté de la Rouge, à une certaine distance, du nord au sud descendent deux chaînes d'élévation qui se déroulent sous le regard comme une longue dentelle en dents de scie ; deux autres dentelles de sommets, du nord-est au sud-ouest, longent les deux rives de la Diable. Dans l'espace entre les rivières, ce sont des massifs et des groupes de montagnes, découpées par des entailles profondes fréquemment ramifiées, rayonnant en divers sens, et formant un dédale de vallons tout à fait compliqué.

Les cantons situés au sud de la chute aux Iroquois, qui se trouve à quarante-cinq milles de l'Ottawa en remontant la Rouge, sont les plus montueux : ils ont nom Greenville, Wentworth, Harrington, Ponsonby, Montcalm, Arundel, Amherst, Addington, Wolfe, Salaberry, Grandisson et Clyde ; pourtant devons-nous faire une exception pour Salaberry et Arundel : la plaine de Salaberry a huit milles de long sur sept milles de large ; celle d'Arundel mesure dix milles sur quatre. De plus,

il ne faudrait pas croire que les autres cantons soient couverts de rochers granitiques, de pics dénudés, secs et arides. Il n'y a guère d'endroits qui soient tout à fait impropres aux fins agricoles. Partout, le long des rivières, sur le bord des lacs, entre les divers tronçons de la chaîne laurentienne, gisent de nombreuses vallées au sol riche et fertile. La plupart des montagnes, au moins sur un de leurs versants, offrent des plaines à la pente douce ; et même quand elles ne sont pas accessibles au soc de la charrue, elles peuvent toujours fournir de gras et abondants pâturages.

A la Chute-aux-Iroquois, s'ouvre devant vos yeux étonnés la plus belle partie du bassin de la Rouge. En cet endroit les Laurentides éprouvent un affaissement ; vous en avez traversé les premiers contreforts qui, sur toute la ligne, depuis les lacs d'en haut jusqu'à l'Atlantique, présentent les sommets les plus élevés et les plus abrupts. Vous êtes dans Joly ; devant vous, en remontant la rivière, s'étend Marchand ; à votre gauche, Labelle, Minerve et Loranger ; puis à votre droite, sur les bords de la rivière Macassa, du ruisseau Froid et du ruisseau Chaud, là-bas au nord le long de la Rouge, plus loin à l'ouest, par delà le lac Nomingue, se prolonge à perte de vue une vaste étendue de terres de la couronne qui ne sont pas encore arpentées : plaine aux horizons sans limites, espace pour y jeter vingt paroisses. Vous n'y apercevez point de montagnes proprement dites, ce ne sont plus que de légères éminences, des coteaux aux croupes arrondies, des collines de terre de 300 pieds dans leur plus grande hauteur. Le sol en général est sans roches, et là où il s'en trouve, il n'est pas plus difficile de les enlever que dans nos bonnes terres de l'île Jésus ou l'île de Montréal. C'est une plaine ondulée, couverte en grande partie d'érables, d'ormes, de merisiers et de toutes sortes de bois francs. C'est un pays qui égale et même qui surpasse en richesse et en beauté les beaux et riches cantons de l'est.

Le bassin de la Rouge comprend en superficie 1,223,700 acres de terre. Il jouit des avantages d'un sol fertile, d'un climat salubre, d'une température aussi douce

qu'aux Trois-Rivières, d'une eau abondante et salutaire. Il peut renfermer près de 40 paroisses et faire vivre 80 milles habitants. Si vous y ajoutez les bassins plus vastes de la Lièvre et de la Gatineau, vous pouvez donner à 102,000 familles une terre de 100 arpents chacune, c'est-à-dire, qu'il y a seulement dans cette partie de la vallée de l'Ottawa, la plus rapprochée de nous, de l'espace, des ressources et de la vie pour une population de 500,000 à 600,000 âmes. Quand nous avons à nos portes toute une province à peupler, n'est-ce pas un spectacle à faire saigner le cœur, que de voir chaque année des milliers de nos jeunes compatriotes aller se perdre pour la nationalité dans le gouffre des États-Unis. Nous élevons un enfant, nous faisons pendant 18 à 20 ans les frais de son éducation, et quand il est devenu un homme fait, au moment où il serait en état de rembourser au pays les dépenses qu'il lui a causées, il s'en va porter à l'étranger le fruit de son travail et de son intelligence. Nous nous épuisons au profit du voisin. Nous remplissons le tonneau des Danaïdes. Est-il étonnant après cela que les affaires matérielles de la république américaine prospèrent, et que nous restions sous ce rapport dans un état comparativement stationnaire. Comprenons donc une bonne fois où se trouve le remède à de si grands maux, et comprenons-le d'une manière pratique. Que le public, par ses sacrifices et ses aumônes, aide et fortifie le courant d'émigration vers les terres nouvelles : la société de colonisation nous tend la main. Que le gouvernement multiplie ses arpentages, qu'il ouvre des routes, qu'il lance sans crainte des voies ferrées dans la profondeur des forêts, et avant vingt-cinq ans la patrie canadienne aura doublé ses forces et sa population.

Collegiana.

—Le 4 novembre, fête de saint Charles, premier patron du collège. Il y eut messe solennelle, puis grand congé et, le soir, salut du très saint Sacrement. Espérons que le 4 novembre 1883 nous pourrons faire quelque chose de plus.

—Le 9 a été posée la croix sur le clocheton du nouveau collège. Elle mesure neuf pieds par cinq. Les rayons étincelants qu'elle lance sous les ardeurs du soleil, vont porter bien loin l'espérance aux cœurs éprouvés des enfants de Sainte-Thérèse.

—Le 9, les élèves ont assisté aux funérailles de Dame F. X. Limoges, mère du Révd F. X. Limoges, vicaire à St-Cyprien, et de A. Dubois, frère de madame Limoges.

—Pendant ce mois, un grand nombre de nos jeunes confrères sont entrés dans la congrégation des Saints-Anges et se sont enrôlés dans la milice angélique. Leurs victoires, nous dit-on, se comptent par milliers.

—Le 13 et le 14, visite de Mgr N. Z. Lorrain. Cette fête, malgré toutes les joies qu'elle nous a données, nous a cependant laissé un regret bien sensible, celui de n'avoir pu y apporter l'éclat et la solennité qu'elle méritait.

—Le 13, le Rév. M. Charlebois, après trois longs mois d'absence, est revenu à peu près complètement rétabli. Puisse-t-il ne plus jamais nous quitter !

—Le 13, M. Z. Descarie a commencé le plâtrage dans les premiers 100 pieds de la bâtisse nouvelle. Au 1^{er} décembre la première couche était posée dans cette partie et on avait commencé le redressage.

—Le 13, nous avons appris la mort du Rév. Messire Stafford, curé de Lindsay.

—Le 14 ont été célébrées les noces de diamant de M. Augustin Juteau et de son épouse ; une grande partie de la communauté a assisté à la messe pour rehausser par ses chants cette fête solennelle.

—Depuis une quinzaine de jours, les amateurs de patins s'en sont donné à cœur joie, pas un brin de neige et de la glace vive comme le cristal le plus pur. Aussi il faut voir les courses, les évolutions, les tours de force des patineurs. C'est joli de les voir glisser rapides comme la flèche, puis s'arrêter soudain et s'élaner de nouveau et décrire mille courbes, mille figures gracieuses.

—Dans la nuit de jeudi à vendredi, le dernier de novembre, un incendie se déclara au village, chez M. M. N. Desjardins et F. Graton. La pompe à vapeur que la corporation s'est procurée après l'incendie du collège, l'année dernière, a prouvé les services immenses qu'elle rendra au village. Sans la pompe nous eussions eu à déplorer encore un désastre. Honneur aux pompiers!

Logogriphe.

J'ai neuf pieds ; cherchez bien : c'est chez moi que l'enfance
 Peut de son avenir préparer le bonheur.
 Pour vous qui me lisez, vous l'aimez bien, je pense.
 Avec cinq pieds je suis l'œuvre du laboureur.
 Dans mes quatre derniers, sur un rocher stérile,
 De l'aigle vous avez la retraite et l'asile.
 Quatre autres font de moi un instrument de mort :
 Terrible en mes ébats, je fais sauter un fort.
 Avec cinq pieds, je suis ce fleuve calme et doux
 Dont Paris se peut dire, avec raison, jaloux.
 Quatre pieds font de moi le soutien de l'enfance :
 Là, plus doux son repos, moins vive est sa souffrance.
 Puis je suis adjectif, et, m'appliquant aux fruits,
 Je prétends qu'ils ne sont ni gâtés, ni pourris.
 Mais c'est assez jaser ; cher lecteur, je m'arrête.
 Demeurez dans mon tout : croyez-en le poète.

Places de Semaine.

PHILOSOPHIE.

Logique.—1^{ers} T. Nepveu et L. Valiquet ; 2^e L. Cousineau ; 3^e H. Brûlé ; 4^e J. Holland.

Mathématique.—1^{ers} T. Nepveu et T. Théoret ; 2^e E. Graton ; 3^e L. Cousineau ; 4^e A. Bertrand.

RHÉTORIQUE.

Discours français.—1^{ers} C. Leduc, F. Bélanger et H. Vachon ; 2^{es} T. L'Écuyer, E. Coursol et T. Arbour ; 3^e E. Tellier ; 4^e A. Gaudet.

Amplification latine.—1^{er} E. Coursol ; 2^e H. Vachon ; 3^e A. Martel ; 4^e E. Tellier.

Histoire du Canada.—1^{er} H. Vachon ; 2^e A. Gaudet ; 3^e G. Lanthier ; 4^e J. Blais.

SECONDE.

Composition française.—1^{er} E. Monet ; 2^e H. Roy ; 3^e P. McGinniss ; 4^e O. Cloutier.

Amplification latine.—1^{er} P. McGinniss ; 2^e H. Roy ; 3^e A. Jasmin ; 4^e E. Monet et E. Ostiguy.

Histoire moderne.—1^{ers} C. de Martigny et R. MÉRIZZI ; 2^e A. Jasmin ; 3^e A. Graton ; 4^e H. Roy.

TROISIÈME.

Explication latine.—1^{ers} H. Legault et F. Latulippe ; 2^e H. Marien ; 3^e A. Bouchard ; 4^e Ph. Roch.

Histoire du Moyen-Age.—1^{ers} J. B. Jodoin et F. Latulippe ; 2^e H. Marien et A. Pilon ; 3^e H. Legault ; 4^e Ph. Roch.

Géographie.—1^{ers} P. Hogue et H. Legault ; 2^e G. Langlois ; 3^e J. B. Jodoin ; 4^e J. Roch.

QUATRIÈME.

Langue grecque.—1^{er} C. Poissant ; 2^e A. Nepveu ; 3^e A. Charbonneau ; 4^e E. Gravel.

Géographie.—1^{er} A. Ouimet ; 2^e C. Poissant ; 3^e A. Nepveu ; 4^e E. Gravel.

Arithmétique.—1^{er} Z. Gagnier ; 2^e W. Proulx ; 3^e E. Gravel ; 4^e C. Poissant.

CINQUIÈME (1^{re} DIVISION.)

Thème latin.—1^{er} A. Valiquet ; 2^e J. Merlot ; 3^e J. Gagnon ; 4^{es} W. Deschambault et A. Beaudin.

Thème français.—1^{er} A. Laberge ; 2^e A. Valiquet ; 3^e J. Merlot ; 4^e J. Brazeau.

Thème anglais.—1^{er} A. Valiquet ; 2^e A. Laberge ; 3^e J. Merlot ; 4^{es} A. Marchand et G. de Martigny.

2^e DIVISION.

Thème latin.—1^{er} H. Joannet ; 2^e E. Alarie ; 3^e A. Brûlé ; 4^e P. Legault.

Version latine.—1^{er} P. Legault ; 2^e E. Alarie ; 3^e N. Joubert ; 4^e M. Leguerrier.

Arithmétique.—1^{er} E. Labelle ; 2^e P. Legault ; 3^e A. Ouimet ; 4^e E. Alarie.

SIXIÈME.

Mémoire. — 1^{er} E. Béchard ; 2^e G. Boissonneau ; 3^e S. Bouvret ; 4^e J. B. Turcot.

Arithmétique. — 1^{er} J. Danis ; 2^e W. Dion ; 3^e A. Gravel ; 4^e L. Trudeau.

Anglais. — 1^{er} G. Boissonneau ; 2^e W. Dion ; 3^e J. A. Guénet ; 4^e L. Séguin.

Notes de conduite pour le mois de novembre 1882.

PARFAITEMENT BIEN.

MM. L. Boissonnault, U. Brûlé, T. Nepveu, A. Gaboury, W. Holland, J. Blais, E. Goursol, C. Leduc, T. L'Ecuyer, A. Martel, G. Alarie, J. Casey, J. C. Dunn, E. Monet, J. Chaumont, J. B. Jodoin, H. Legault, P. Roch, F. Labonté, D. Nepveu, C. Poissant, A. Préfontaine, O. Simard, B. Benoit, L. Bergevin, A. Beaudin, W. Deschambeault, A. Gagnon, R. Gravel, W. Jarry, A. Juteau, A. Marchand, J. Merlot, J. Brazeau, E. Campeau, M. Leguerrier, H. Joannet, E. Béchard, S. Bouvret, J. Danis, N. Dubois, A. Guénet, J. Graton, A. Lefebvre, L. Trudeau, A. Trudeau, H. Gaboury, J. B. Turcot, D. Brunet, A. Jasmin, W. Maisonneuve.

TRÈS BIEN.

L. Cousineau, E. Graton, H. Sanche, A. Thérien, F. Bélanger, T. Jasmin, C. O'Hare, H. Vachon, J. Campeau, D. Plouf, H. Roy, S. Turcot, E. Benoit, O. Corbeil, E. Daigneault, O. Graton, A. Pilon, A. Pominville, A. Charbonneau, L. Gagnon, A. Moncion, J. C. Prieur, C. Cousineau, J. Gagnon, J. Marchand, J. Ouimet, O. Proulx, J. Thérien, B. Wilson, E. Labelle, P. Legault, M. Brière, D. Boyer, G. Boissonneault, A. Cloutier, E. Lahaie, A. Renaud, L. Séguin, J. Dillon, P. Martin, U. Martin.